

avait réellement de quoi transporter Feïnou de colère; il prit une massue et m'en eût assommé, si quelqu'un ne m'eût poussé hors de la maison. Je lui dis adieu, ajoutant que lorsqu'il aurait besoin de moi, il pourrait m'envoyer chercher, et que je n'avais pas su jusqu'à ce moment que ma présence lui fût si désagréable. On me fit sortir tout-à-fait, de crainte que le roi ne me poursuivît avant que son courroux fût apaisé.

Dès que je fus parti, Feïnou tint conseil avec ses amis sur mon éternement; il fut décidé qu'étant étranger, et ayant d'autres dieux que ceux de Bolotou, il n'en pouvait résulter aucune suite fâcheuse: en conséquence ils allèrent au tombeau du feu roi, et y accomplirent avec enthousiasme la cérémonie de se meurtrir la tête à coup de massue et de s'y faire des coupures d'où le sang découlait: le zèle de Feïnou alla même plus loin; il se frappa si violemment avec les dents d'une scie, qu'en revenant chez lui, il chancelait, tant il avait perdu de sang.

Je m'étais retiré dans ma terre, résolu d'y demeurer et de voir si Feïnou pourrait se passer long-temps de ma compagnie. Ma conduite, suivant les mœurs et les usages d'Europe, paraîtra hautaine, arrogante et présomptueuse; mais aux îles Tonga je ne pouvais en user autrement envers le roi: si je lui eusse demandé pardon d'une faute

commise si involontairement, on m'eût regardé comme un homme lâche et vil; Feïnou lui-même eût conçu mauvaise opinion de moi; il ne m'eût plus choisi pour son ami et son confident.

Dans la soirée une fille vint m'annoncer de la part de ma mère adoptive que jen'avais rien à craindre, et que Feïnou avait témoigné du regret de son emportement; cependant elle me conseillait en même temps de ne revenir auprès de lui qu'après avoir reçu plusieurs invitations. Je suivis son avis. Enfin le roi étant venu lui-même, m'engagea de la manière la plus affectueuse à oublier le passé; depuis ce moment nous fûmes amis inséparables.

Ma mère adoptive avait vivement désiré de me revoir, parce qu'elle était sur le point de retourner aux îles Hapaï, où demeurait son père. Effectivement elle partit quelque temps après. Je regrettai beaucoup cette femme qui m'avait rendu des services essentiels.

Quelque temps auparavant, le roi voulant profiter de la mort du Toï-Tonga pour faire cesser totalement les communications qui existaient encore entre Vavao et les îles Hapaï, abolit cette dignité et par conséquent le tribut qu'on lui apportait. L'autorité religieuse accordée à ce chef n'était d'aucune utilité au peuple; elle lui occasionait au contraire une dépense onéreuse et superflue. Cette suppression fut très-bien vue des

insulaires, qu'elle soulageait d'un fardeau très-lourd, et qui le devenait encore davantage dans les temps de disette.

Les choses étant réglées ainsi, on en instruisit Tonga-Mana quand il vint à Vavao, et on lui intima la défense de ne plus s'y présenter à l'avenir : on le prévint que si jamais sa pirogue ou toute autre des îles Hapai s'approchait de Vavao, cette démarche serait regardée comme un acte d'hostilité, et que l'on prendrait des mesures en conséquence.

Depuis ce temps le roi consacra toute son attention à la culture de l'île; ses efforts furent si heureux, qu'elle ne tarda pas à présenter l'apparence d'une grande prospérité : en même temps il ne négligeait rien pour la mettre dans un état de défense respectable.

La tranquillité régnait dans Vavao; l'on était heureux au dedans, l'on ne craignait rien du dehors. Cette époque heureuse fut marquée par un événement inattendu qui combla mes vœux les plus ardents. Un soir que je revenais dans ma pirogue d'une excursion à une des petites îles voisines de Vavao, où j'avais passé trois jours à pêcher, j'aperçus aux derniers rayons du soleil couchant un vaisseau à l'ouest. Je montrai le navire aux trois ouvriers de ma plantation qui conduisaient ma pirogue, et je leur dis de ramer de ce

côté, ajoutant que c'était pour eux une occasion favorable de s'enrichir en obtenant de la verroterie, des haches, des miroirs, etc.; et que s'ils la laissaient échapper, ils ne la retrouveraient peut-être ja mais. Ils me répondirent qu'ils avaient déjà vu le bâtiment, mais qu'ils n'avaient pas voulu me l'indiquer, de peur qu'il ne me prit fantaisie d'aller à bord, parce qu'ils avaient souvent entendu dire aux chefs qu'on ne me permettrait jamais de quitter l'île si on le pouvait : ils craignaient donc qu'on ne les assommât s'ils me laissaient échapper. Je redoublai mes instances; je leur promis de grandes récompenses s'ils me menaient au vaisseau. Après s'être parlé entre eux à voix basse, ils me dirent que malgré le respect qu'ils avaient pour moi, leur devoir envers leurs chefs les obligeait de ne pas acquiescer à ma demande, et ils se mirent à ramer vers Vavao. Que l'on se mette à ma place, et l'on pourra se figurer tout ce que j'éprouvais de colère et d'impatience. « Que parlez-vous de vos chefs, leur dis-je en élevant la voix, ne suis-je pas le vôtre? N'ai-je pas le droit de faire de vous ce qui me plaît? » Alors je pris mon fusil qui était derrière moi : l'insulaire assis à côté de moi me déclara que si je faisais la moindre résistance, il mourrait plutôt que de ne pas s'y opposer et de me laisser échapper.

Désespéré de cette obstination, et craignant de ne jamais retrouver une si belle occasion de recouvrer ma liberté, je donnai de toute ma force avec le canon de mon fusil un violent coup dans les reins à cet homme. Ce canon usé était devenu si tranchant, qu'il entra dans le corps de ce malheureux qui tomba mort sans pousser même un gémissement. Mes regrets furent adoucis en songeant que dans un temps de disette il avait tué sa femme et l'avait mangée : trouvant aussi qu'il avait trop d'enfans, il en avait assommé deux. Je l'avais souvent corrigé sévèrement, parce qu'il battait sa femme actuelle. C'était du reste un excellent pêcheur et un ouvrier infatigable.

Cet obstacle écarté, je couchai en joue les deux autres insulaires qui étaient plus morts que vifs, et je les menaçai de leur faire sauter la cervelle s'ils ne ramaient pas à l'instant vers le vaisseau. Ils furent dociles : je les encourageai en leur disant qu'ils ne devaient pas craindre la colère de leurs chefs, puisque la mort de leur compagnon prouverait qu'ils n'avaient cédé qu'à la force et leur servirait d'excuse. Cependant j'observais attentivement tous leurs mouvemens, de crainte qu'il ne leur prit fantaisie de faire chavirer la pirogue, et de se sauver à la nage, ce qui leur était fort facile, étant très-habiles dans cet exercice. Heureusement les requins sont com-

muns à cette époque dans ces parages, et ces pêcheurs craignaient d'être dévorés.

Nous ne pûmes atteindre le navire que le lendemain à la pointe du jour, parce qu'il n'avait pas cessé de naviguer ; d'ailleurs mes gens étaient très-fatigués du travail de la veille, ayant eu à lutter toute la journée contre une mer houleuse, et ils n'avaient d'autre provision que du poisson cru. Dès que je fus le long du bord, mon premier mouvement fut d'y grimper, sans m'arrêter pour héler. J'étais déjà dans les haubans, et le matelot en sentinelle m'aurait jeté à la mer, car à mon costume et à ma peau hâlée par le soleil, il me prenait pour un Indien ; mais dès que je lui eus dit que j'étais Anglais, il me laissa venir sur le pont. Je parlai au capitaine, qui me fit l'accueil le plus cordial : il avait entendu parler de la catastrophe de notre vaisseau par une goëlette qui avait emmené deux hommes de notre équipage d'une de ces îles pendant que j'étais dans une autre.

Le capitaine me donna un pantalon et une chemise ; comme elle était sale, je la lavai et je l'étendis dans les manœuvres pour la faire sécher. Le lendemain elle était disparue, de sorte que je fus réduit pour tout vêtement à mon pantalon.

Le bâtiment qui me reçut était *la Favorite*, brig de 130 tonneaux, commandé par le capi-

taine Fisk, de Port-Jackson : il était chargé de 90 tonneaux de nacre de perle qu'il avait prise aux îles de la Société; il allait embarquer du bois de sandal aux îles Fidji, et devait de là faire voile pour la Chine.

Je priai le capitaine de donner à mes deux pêcheurs quelques colliers de verroterie pour leur peine, et d'envoyer une hache en présent à Feïnou : il y consentit avec plaisir. Quand la pirogue quitta le brig, je chargeai les Indiens d'inviter le roi à venir à bord. Cependant plus de deux cents pirogues de Vavao entourèrent bientôt le bâtiment; tout Vavao semblait vouloir le voir, car le rivage était couvert d'une foule prodigieuse. Comme le navire avait besoin de vivres, le capitaine établit un commerce d'échange avec les naturels pour s'en procurer, et défendit à ses gens d'acheter autre chose avant qu'on se fût suffisamment approvisionné.

Vers midi nous vîmes arriver Feïnou avec une de ses sœurs et accompagné de plusieurs de ses femmes. Il m'apportait en présent cinq cochons très-gros et quarante ignames; quelques-unes pesaient de cinquante à soixante livres. A ma demande, le roi me permit de les offrir au capitaine. Malgré les messages répétés que lui envoyaient les chefs pour qu'il revint à terre, il voulut dormir à bord, pourvu que le capitaine le lui permit. Les

femmes ne se souciaient point de passer la nuit au milieu de tant d'hommes étrangers; j'eus beaucoup de peine à vaincre leurs scrupules, en les assurant qu'on ne les inquiéterait pas. Elles finirent par conséquent à rester, à condition que je prendrais soin d'elles. Elles s'enveloppèrent toutes d'une toile, et le jour suivant dirent qu'elles avaient fort bien dormi; quant au roi, il se coucha dans la chambre sur une voile.

Les pirogues étant venues le lendemain en grand nombre le long du bord, le capitaine instruit par l'exemple du passé, ne laissa monter sur le brig que trois naturels à la fois; six sentinelles faisaient constamment la garde à cet effet. Plusieurs chefs étaient dans ces pirogues; ils dirent à Feïnou que le peuple était très-alarmé de son séjour sur le navire, et craignait qu'il n'eût formé le dessein d'aller à Papalangi (la terre des hommes blancs). Ils lui apportaient du cava : il le refusa en disant qu'il en avait bu de bien meilleur; en effet le vin lui avait paru si bon, que l'idée seule du cava le dégoûtait. Il dina de bon appétit; les femmes firent de même. Quoiqu'il vit pour la première fois des couteaux et des fourchettes, il s'en servit très-adroitement; néanmoins l'habitude l'emportant quelquefois, il avait recours à ses doigts. Mais se rappelant à l'instant que ce n'était pas bien, il s'écriait : « Eh ! je me trompe ! » La

politesse naturelle qu'il montrait en toute occasion charma le capitaine et ses officiers ; ils convinrent que dans tout le grand océan ils n'avaient pas encore rencontré un naturel qui eût de si bonnes manières et autant d'intelligence. Ses questions sur l'usage de tout ce qui frappait ses regards étaient un peu fatigantes ; mais il les faisait avec tant d'affabilité et de douceur qu'on ne s'en offensait pas. Il demanda au capitaine la permission de se coucher sur son lit , afin de pouvoir se vanter d'une chose que n'avait fait aucun habitant de Vavao : le capitaine y consentit bien volontiers ; et Feïnou , enchanté de sa position , s'écria qu'étant sur un lit anglais , il se croyait en Angleterre. Etant ensuite resté seul dans la chambre , où on le surveillait sans qu'il s'en doutât , il n'essaya de prendre aucune des choses qui s'y trouvaient : il toucha seulement au chapeau du capitaine ; mais il ne le mit qu'après être allé sur le pont lui en demander la permission.

Il regagna la terre à midi pour calmer les inquiétudes de son peuple ; bientôt après il revint , apportant des vivres pour l'équipage et des présents au capitaine , entre autres deux pirogues pleines de cocos.

Feïnou avait un si vif désir d'aller en Angleterre , que le jour où le navire mit à la voile , ses instances à ce sujet devinrent très-pressantes.

Le capitaine refusa très-sagement de l'emmener , ce qui chagrina beaucoup le roi , qui ne concevait pas de plus grand bonheur que de pouvoir apprendre à lire , à écrire et à penser comme un Papalanghi ; à ce prix , il aurait changé son pouvoir contre un état subalterne et la pauvreté. Il me fit jurer par mon père et par le Dieu qui me gouvernait , de revenir un jour dans un vaisseau pour le conduire en Angleterre. Quand je lui eus fait cette promesse , il m'embrassa en versant un torrent de larmes. Son projet lui avait été inspiré , non par une vaine curiosité , mais par ce noble élan de l'âme qui cherche à s'éclairer , malgré les dangers qu'il faut affronter et les sacrifices qu'il en coûte.

Lorsque le père de Feïnou me prit , pour les brûler , les papiers que j'avais sauvés du pillage de notre bâtiment , je parvins à cacher le journal de navigation. Voulant le ravoïr à l'instant de mon départ de cet archipel , je donnai à des insulaires les instructions nécessaires pour le trouver ; mais en même temps je priai le capitaine de retenir à bord Feïnou-Fidji en otage , jusqu'à ce qu'on m'eût rapporté cet objet , et qu'on eût amené trois Anglais qui étaient à Vavao.

Feïnou-Fidji apprenant qu'il était prisonnier , pâlit et conçut de vives alarmes , qui ne se calmèrent même pas lorsque je lui eus expliqué la cause

de sa détention momentanée; car il craignait qu'on ne voulût l'emmener en Angleterre pour le punir du crime des habitans de Hapaï, qui avaient massacré notre équipage, forfait dont il était innocent. Enfin je parvins à le tranquilliser en lui disant que dans mon pays on ne châtiât jamais l'innocent pour le coupable. Mais ses amis, qui étaient dans les pirogues autour du navire, témoignèrent leurs inquiétudes pour lui en l'appelant à grands cris; il eut beaucoup de peine à les tranquilliser. La pirogue revint avec mon journal et les trois Anglais; un de ceux-ci ne voulut pas s'embarquer pour l'Angleterre; il était vieux et infirme: habitué à Vavao où il ne manquait de rien, il préféra y rester.

Avant le départ du navire, je fus chargé de différentes commissions des chefs de Vavao pour ceux de Hapaï. Feïnou recommandait fortement à Toubou-Toa de se contenter des îles Hapaï, de s'occuper de faire leur bonheur, et de ne pas songer à attaquer Vavao, parce que ses tentatives seraient vaines, le peuple y étant heureux et ayant quelque chose à défendre. Les chefs inférieurs m'avaient à ceux de Hapaï que s'ils venaient, ils leurs réservaient une quantité de belles javelines et d'excellentes massues. Un grand nombre voulaient s'embarquer sur la *Favorite* avec deux cents hommes d'élite qui s'y tiendraient

cachés, afin qu'étant arrivés à Hapaï, ils pussent assommer Toubou-Toa et ses chefs qu'on aurait attirés à bord, et venger par leur sang le meurtre de Toubou-Nioula. On conçoit bien que le capitaine ne goûta nullement ce plan.

Feïnou et sa femme me remirent de beaux présens pour ma mère adoptive, et y joignirent les assurances d'une éternelle amitié. Ensuite le roi m'embrassa et me fit répéter la promesse de venir le chercher à Vavao, et de l'emmener en Angleterre pour qu'il pût étudier les sciences, ajoutant que pendant son absence son île serait fort bien gouvernée par son oncle. J'étais vivement ému; Feïnou avait le cœur gros: nous répandîmes tous deux des larmes abondantes; enfin nous nous séparâmes. Je fis mes adieux aux chefs; ils m'avaient toujours témoigné de l'amitié: leurs bonnes qualités me rendent leur souvenir extrêmement précieux. La pirogue du roi se dirigea vers la côte; la *Favorite* prit le large et fit voile vers les îles Hapaï. Bientôt je vis disparaître peu à peu Vavao et ses fertiles plantations, et ce ne fut pas sans regret en songeant aux amis que j'y laissais.

Dès que nous fûmes en vue des îles Hapaï, le brig louvoya entre Haano et Lefouga. Un grand nombre de pirogues vinrent le long du bord. l'on

permit à plusieurs chefs d'y monter. Je m'occupai avant tout de procurer la liberté aux Anglais qui pouvaient se trouver dans ce groupe; ensuite je m'acquittai des commissions dont on m'avait chargé à Vavao. On réussit à retrouver deux Anglais, un Espagnol et un Nègre qui avaient été pris avec eux; trois Anglais voulurent rester à Lefouga; d'autres étaient dans des îles trop éloignées pour qu'on pût aller les chercher. J'eus le chagrin de ne pouvoir faire mes adieux à ma mère adoptive; elle était partie pour un voyage.

Deux jours après la *Favorite* continua sa route pour les îles Fidji; bientôt l'on atteignit à Paou et on laissa tomber l'ancre près de Vouïa, canton où le bois de sandal abonde. Le capitaine fut bientôt d'accord avec les insulaires, et traita de la quantité de bois qu'il voulait embarquer; j'allai plusieurs fois à terre, et j'eus occasion de reconnaître la vérité des détails que j'avais appris de Caou-Mouala, un des chefs de Vavao qui avait fait un long séjour à Paou pour y prendre part aux guerres des naturels de cet archipel entre eux.

Paou est la plus grande des îles Fidji et beaucoup plus considérable que Vavao; les monts Facaounové, situés dans la partie occidentale, sont les plus hauts de l'île. A la base d'une de ces montagnes il y a deux sources d'eau chaude peu

éloignées l'une de l'autre; les habitans du voisinage y font cuire leurs ignames et leurs bananes, en les mettant dans un vase percé de trous d'un côté pour que l'eau puisse y entrer.

Les naturels de Fidji ont les cheveux beaucoup plus bouclés que ceux des îles Tonga; hommes et femmes les saupoudrent avec les cendres de la feuille de l'arbre à pain, ou avec de la chaux tirée de coquillages brûlés et pulvérisés, ou avec la suie de la fumée du touaï-touaï. La chaux réduite en poudre n'est employée que lorsque l'on veut épaissir la chevelure; ce qui réussit parfaitement. Quand ils se servent d'une de ces substances, ils la délayent dans une grande quantité d'eau où ils trempent leur tête, et lorsque leurs cheveux sont secs, ils répètent cette opération jusqu'à quatre fois: la chevelure étant bien chargée de poudre et séchée, ils l'arrangent avec beaucoup de soin et d'attention, passant trois heures à la crêper avec une espèce de peigne; elle s'écarte de la tête et ressemble à une perruque volumineuse, épaisse de quatre à neuf pouces, et également élevée de tous les côtés. De même que les naturels de Tonga, ils vont généralement la tête nue; mais pour que la rosée de la nuit ne gâte pas cette belle frisure, ils la couvrent d'un morceau d'étoffe blanche très-fine, qu'ils attachent avec assez

d'élégance, et qui suffit en effet pour la préserver de l'humidité.

Les enfans restent entièrement nus, les filles jusqu'à dix ans, les garçons jusqu'à quatorze. A cette époque les filles prennent l'habillement ordinaire des femmes, qui consiste en une sorte de tablier circulaire large d'un pied à quatorze pouces, et qui fait le tour de la ceinture : quand elles deviennent vieilles, le tablier prend un pied et demi de plus en largeur. Les garçons à quatorze ans commencent à porter l'habillement des hommes, qui est une pièce d'étoffe passée autour du corps, comme aux îles Sandwich ; mais aux îles Fidji elle est beaucoup plus longue, et après avoir été roulée plusieurs fois autour du corps, son extrémité est relevée entre les cuisses.

Les parens marient leurs enfans ou plutôt les fiancent dès l'âge de trois ou quatre ans. Cet usage déplait beaucoup aux naturels des îles Tonga, qui se plaignent que lorsqu'ils vont à Fidji, ils ne peuvent y trouver une femme qui ne soit pas au pouvoir d'un mari jaloux. Comme Caou-Mouala s'était plaint amèrement de cet inconvénient, on peut en inférer que les femmes de Fidji sont très-fidèles à leurs maris. Un homme peut en avoir plusieurs ; celle qui est de la famille la plus dis-

tinguée a la prééminence sur les autres ; et par respect pour elle, lorsque son mari meurt, elle est étranglée le jour même de son décès, et ensuite enterrée avec lui : on les place assis dans la fosse.

L'usage est pour les deux sexes de se faire une incision dans le lobe de chaque oreille, et d'y mettre un morceau de tige de bananier, long d'un pouce, pour tenir l'ouverture écartée ; quand la plaie est guérie, on remplace ce morceau par un plus gros, et ainsi progressivement par un morceau de bois plus fort : de sorte que le lobe acquiert une expansion considérable et pend beaucoup. Cette difformité passant pour une beauté, les femmes vont à cet égard beaucoup plus loin que les hommes, et enfin amènent le lobe de l'oreille à tomber presque sur l'épaule ; l'ouverture dans ce cas a deux pouces de circonférence. Quelquefois à force d'être agrandi, le lobe casse, et l'on voit des femmes qui l'ont fendu en deux lanières pendantes ; elles n'ont pas la peau ni si douce ni si unie que celle des femmes de Tonga, ce qui vient probablement de ce qu'elles ne la frottent pas d'huile.

On consulte les dieux à peu près de la même manière qu'aux îles Tonga.

Tout près de Paou se trouve Tchi-Tchia, petite île qui forme comme une forteresse presque im-

prenable. La partie la plus voisine de Paou n'en est éloignée que de cent pas : de mer basse elle y communique par un banc de sable. A l'endroit où ce banc joint Tchi-Tchia, s'élève un grand rocher percé par la nature, et qu'on a fini d'ouvrir à force de travail. Ce roc domine sur toute l'île, que rendent inaccessible un ressac très-fort et des écueils dangereux qui l'entourent, excepté à la gauche du grand rocher; ce vide est défendu par une haute palissade. Plusieurs insulaires de Tonga demeuraient dans cette île, dont le chef les aimait, parce que sa femme était de leur pays; il y reçut donc avec plaisir Caou-Mouala et ses compagnons, et ceux-ci prirent une part active à la guerre que le chef de Tchi-Tchia faisait aux habitans de Paou : elle dura depuis long-temps. Les insulaires de Tchi-Tchia commettaient toutes sortes de déprédations sur les terres de leurs adversaires, sans que ceux-ci eussent le moyen de prendre leur revanche : on leur avait fait un grand nombre de prisonniers qu'on gardait avec soin. Quelques jours avant le départ de Caou-Mouala pour retourner à Vavao, le chef de Tchi-Tchia célébra ses victoires par des danses guerrières et un grand festin, dans lequel on servit deux cents cochons, des ignames, des poules, et deux cents corps humains, qui furent partagés entre tous les habitans de l'île n'importe leur sexe.

Facaounové, canton de la côte occidentale de Paou, est assez fréquenté par des navires de l'Amérique et du Port-Jackson qui viennent y charger du bois de sandal. Comme Vouïa, où il est de la meilleure qualité, est un canton peu considérable, il commence à y devenir rare, et par conséquent plus cher. Autrefois les insulaires en donnaient une grande quantité pour des clous; aujourd'hui ils exigent des haches et des ciseaux : il faut de plus que ces outils soient très-bons, car les insulaires sont devenus connaisseurs; ils demandent aussi des dents de cachalot. Les chefs de Fidji se frottent rarement d'huile et font peu d'usage du bois de sandal qui sert principalement à la parfumer. Le commerce des Européens aux îles Fidji a beaucoup nui à celui que les naturels de Tonga y faisaient, parce que les étoffes et les nattes qu'ils y apportaient pour les échanger contre le bois de sandal, n'y ont plus la même valeur.

Pendant que Caou-Mouala était à Paou, un navire fit naufrage sur un récif au large de cette île : tout l'équipage périt, à l'exception de deux hommes. Les insulaires pillèrent le bâtiment, où ils trouvèrent de la mousseline et d'autres marchandises des Indes, ainsi que des piastres : cette circonstance me fit supposer que c'était un contrebandier américain revenant du Pérou avec une partie de sa